

Everybody Dies but Me de Valeria Gaïa Germanica

André Roy

Le cinéma français dans tous ses états

Number 139, October–November 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25294ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2008). Review of [*Everybody Dies but Me* de Valeria Gaïa Germanica]. *24 images*, (139), 53–53.



Le sel de la mer

Everybody Dies but Me

de Valeria Gaïa Germanica

par André Roy



Mention spéciale de la Caméra d'or au dernier Festival de Cannes, ce premier long métrage de Valeria Gaïa Germanica, qui a commencé sa carrière comme documentariste – et cela se sent dans sa fiction, par la recherche évidente d'un naturel dans les gestes et les paroles –, est un film de rage, de colère, de poussées de fièvre, d'*acting out* constants. Par sa manière, il se situe dans une tradition cinématographique soviétique qui est apparue dans les années 1980, au moment de la perestroïka, et qui s'est poursuivie jusqu'à la fin des années 1990. Les œuvres nées de cette tradition nous laissent voir la vie quotidienne des gens dans ses aspects souvent les plus sombres et les plus violents : lieux clos et restreints (les fameux appartements communautaires) et univers mesquins et bouchés (pas d'avenir, qu'un présent sordide et sale). Tout le monde criait et se tapait dessus. On pense ici à des films comme *La petite Véra*, de Vassili Pitchoul et *Bouge, meurs et ressuscite*, de Vitali Kanevski. *Everybody Dies but Me* (qui sortira en France en février 2009 sous le titre *Tous mourront sauf moi*) est le digne successeur de

ces deux films en particulier, quoique son style soit différent, et même son thème, plus centré sur l'état de la jeunesse que sur l'état social et politique qui imprégnait les œuvres des deux dernières décennies. Film sur les jeunes donc, et on oserait dire que Valeria Gaïa Germanica est la sœur en cinéma de Larry Clark, axant toutefois son regard sur des filles plutôt que sur des garçons, évitant également le fétichisme du cinéaste américain. Il y a toutefois chez elle, comme chez Clark, la même frontalité du filmage (caméra à l'épaule), la même âpreté de montage, la même crudité dans l'exposition des sentiments, la même franchise brutale dans les dialogues; une façon de ne pas y aller par quatre chemins qui tient de l'audace et de la fureur.

Lundi : Katya, Vika et Zhanna, trois collégiennes de 14 ans habitant dans une banlieue ouvrière lugubre de Moscou, se préparent pour une danse qui aura lieu le samedi suivant. Par leur parler, leurs allures, elles révèlent vite leur caractère difficile (brusque et obstiné), prêtes à affronter tous les coups et à surmonter tous les obstacles pour vivre comme elles l'entendent. C'est que déjà dans leur milieu familial et scolaire, elles sont constamment humiliées et battues. Mais comme toutes les jeunes filles, elles pensent à l'amour et, surtout, elles tiennent plus que tout à l'amitié; elles font le serment de rester éternellement amies. La danse pourrait être annulée si Katya, après une rébellion contre son professeur, ne faisait pas amende honorable, ce qui place Vika et Zhanna dans une position difficile. La danse se tiendra mais donnera lieu, pendant et après, à des scènes de révolte et de provocation de la part des jeunes filles; ainsi, Katya couchera avec un copain d'une autre fille, et disons-le, la relation ressemblera plutôt à un viol. Ce sont les scènes les plus dures du film, qui le concluent sur un constat triste, désespérant, poignant : il n'y a pas d'échappée hors du quotidien, pas de rêve, pas d'amour. Il n'y a que l'enfer de la réalité.